

## Les feux de la rampe



**L**e vrai n'est pas le tout, mais le fragment intensifié. Ou bien ce vrai global, s'il existe, est bien froid. Sûrement illusoire, car à quelle occasion le voit-on ? Vue de l'esprit. Laissons cela aux philosophes. – Au contraire notre regard ne s'arrête qu'à des éclairs, des fulgurances. Vertiges initiaux, péremptaires et définitifs, du moins le croyons-nous, mais en réalité vite passés. Désormais vestiges, et pour longtemps. Nous sommes visités, puis désertés. Et tout ce calme qui suit n'est que le deuil de l'intensité. On s'accommode à la modération. La vie devient un théâtre insipide, monotone, sans à-coups ou sans coups. Le cœur n'y bat plus, qui autrefois nous a chavirés. Coups de cœur et

coups de théâtre se font de plus en plus rares. Il n'y a plus les trois coups du début, et les rebondissements de la suite. À la fin il n'y a ni coups ni secousses. Plus de drame. Insensiblement les grains s'ajoutent aux grains, et à la fin c'est le tas, l'impossible tas... Petit à petit je m'effiloche, je m'émiette, me déchiquette – sans tambour, ni trompette. Petit à petit je me tasse. Je deviens un petit tas. Petit tas petit.

Si l'on voyait froidement cette abdication, on ne la supporterait pas. Horreur des gens raisonnables : il faut bien que jeunesse se passe ; il faut mettre de l'eau dans son vin ; tu verras plus tard ; on ne peut pas brûler toujours... Méthodique assassinat, prémédité. On pleure toujours sa jeunesse. Plus tard, on ne voit rien... Comme le bois, l'homme n'a que deux destins : brûler, ou pourrir.

Heureusement que nous sortons parfois de ce théâtre (le faux), et que nous allons quelquefois au théâtre, le vrai. Alors, éclairée par le dessous – les feux de la rampe – l'actrice nous subjugué, nous fascine. Pour un temps, nous sommes ailleurs, dans notre vrai royaume. Au théâtre rien n'est réel et en ce sens tout est faux : le fard sur la joue, le grimage, l'artifice du décor et de la lumière. Mais tout est vrai : l'intensité, la chaleur, le drame, le battement de cœur qu'il provoque. Au théâtre la vie se condense, se révèle non entièrement mais par bribes, et ces bribes, ces embruns, sont des gouttes de vraie substance.

Pourquoi ne pas théâtraliser nos vies ? En devenir les scénographes ou les artistes ? Cet être qui nous fixe par exemple, pourquoi le voir en entier et comme offert à notre regard prédateur, qui l'abandonnera aussitôt que conquis ? Mieux vaut n'en voir qu'un fragment, un œil laisse deviner l'autre, les cheveux accrochés de lumière suggèrent la bataille de l'amour – qui vaut bien les autres... L'énigme évidemment demeure. Mais nous mourons de tout savoir : et ici je ne fais aucune hyperbole.

Rien ici n'est clair, et rien n'est obscur. Tout est pénombre. C'est ici le combat du jour et de la nuit. – N'en faisons pas un drame, dit-on. Ou tu n'en mourras pas. Mais si, nous mourrons si nous ne dramatisons rien, nous mourrons d'ennui, et de tout savoir. Je hais ces âmes pusillanimes qui pour trop prévoir les suites des choses n'osent rien entreprendre. Vivre c'est risquer, non pas risquer prudemment un œil, mais courir le risque d'un œil – comme ici. Tenir le risque, soutenir un regard fragmenté.

Mise en scène, mais ici par moi, et non selon la norme et la société. Cette image est le contraire du *glamour*, qui est tiède ; elle est chaude et intense. La température excessive des images gêne certains. Ce sont les mêmes qui veulent tout voir, bien simplement, comme ils disent, c'est-à-dire en totalité, en somme tout saccager, piétiner, violer. Cœurs rudimentaires. En fait ils manquent d'imagination. On tue les êtres en croyant les connaître. On les respecte en se bornant à parfois les deviner.

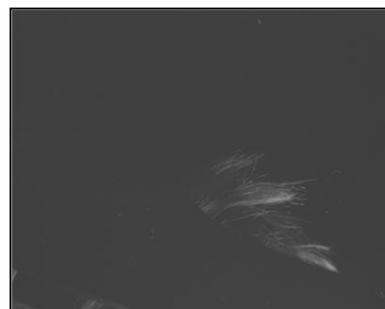
Aussi la rampe empêche de tomber. Au théâtre, dans la médiocrité. Mais c'est également vrai de la rampe de l'escalier, à laquelle on peut penser ici, même s'il s'agit en fait du bois d'un bas de lit. Pourtant la rampe, on peut lui mettre le feu. Feu de la rampe. Plus de rambarde alors ou de garde-fou. Derrière

elle nous attire l'incendie, la figure incendiée. De toute façon, en société je ne suis qu'un funambule. À chaque instant je manque de tomber. J'oscille entre les gouffres, suspendu précaire. Combien fragiles sont les rampes... C'est miracle qu'elles nous retiennent encore si souvent. Que tant d'entre nous restent encore debout, retenus encore par on ne sait quelle barrière... Vivre est comme [marcher sur une poutre](#) : l'équilibre n'est qu'une suite de petits déséquilibres compensés.

Tant d'occasions nous sollicitent, à chacun de nos moments. Nous marchons dans la rue : apparition miraculeuse de la Passante. Un éclair, puis la nuit. Fugitive beauté... Bien vite, assez vite, cela s'éteindra. Elle a passé, la jeune fille, vive et preste comme un oiseau... Trop tard... Nous porterons ensuite le deuil de toutes nos rencontres inabouties. Couturés de cicatrices qui sont tous nos regrets, toutes nos blessures, notre ombre s'opacifiera. Nouveau Narcisse meurtri, je souffre solitaire. Tombeau vivant de toutes mes occasions manquées, je suis ainsi le cimetière de mes rêves les plus secrets. – Tous le sont. Les gens sont pleins de cimetières irremplaçables.

Préservons alors ces fantômes entrevus et qui nous hantent, ces revenants qui nous reviennent, et même mettons-les en scène. Interposons entre eux et nous des écrans semi-dissimulateurs et intensifiant nos désirs. Variions l'éclairage. Osons la lumière théâtrale, le *light show*. Donnons-nous l'illusion du drame. De toute façon, le dernier acte sera sanglant, et nous n'en reviendrons pas. Mettons en relief ce que la mort aplatira et égalisera. Voyons la vie sous de nouveaux angles, des éclairages inédits, et à travers de nouveaux cadres. La fin est sans angle, sans lumière et sans cadre.

Au lit on ne dort pas. Elle ne dort pas. Elle me fixe, et le regard, d'être encadré, prend tout son relief, et le visage, d'être violemment éclairé, sa présence. Répondons présent. Et si notre vie aura valu quelque chose, c'est qu'elle aura brûlé plus ardemment que les autres. Chacun de nos regards se découpe sur le fond obscur de notre mort. Chaque regard, sur l'obscur de son cadre et le jet rasant de sa lumière. Compliquer, mettre en scène, est effectivement non naturel. Mais paraître vraiment est transparent, rien n'est donné quand c'est totalement, et il faut mériter la vérité.



© Michel Théron – 2011

À suivre...